

Le Tirondet d'en Haut par Melchior de Matharel

C'est bien sûr au Tirondet que j'ai laissé mes meilleurs souvenirs de vacances, les petites comme les grandes qui couvraient la totalité des mois de juillet et août. Au début de la guerre, il y avait beaucoup de monde au Tirondet et les Matharel occupaient à eux seuls le 2ème étage du « château ». Il y avait là trois chambres, un grand cabinet de toilette, une pièce non aménagée où l'on découvrait des trésors : Vieilles photos, vieux livres, Illustrations, poupées chiffonnées, que sais-je encore. Il y avait aussi une grande salle (de torture) où tous les matins nous faisons l'été nos devoirs de vacances et dans le couloir il y avait deux grandes armoires fermées à clé.

L'une d'entre elles n'était pratiquement jamais ouverte et elle excitait fort peu ma curiosité car je savais qu'elle ne renfermait que des tissus, des couvertures et autres chiffons. En revanche l'autre était celle d'oncle Rice. La caverne d'Ali Baba ! Même fermée elle animait mon imagination, ne serait-ce qu'à cause du parfum qu'elle répandait : quelque chose comme un fumet de cuir mouillé, de graisse à chaussures, de poudre à fusil et toutes sortes d'odeurs caractéristiques de la campagne témoignant des activités chères à notre oncle et qui passionnaient ses neveux toujours collés à ses bottes. Quand la porte s'ouvrait c'était l'émerveillement. Outre les grosses chaussures de chasse, les guêtres, les bottes en caoutchouc, les fusils, les cartouches, la sertisseuse à cartouches, les cartouchières, les goupillons, les appâts, les leurres, les cannes à pêche, les moulinets, les bobines de fil qui n'étaient pas encore en nylon, les épuisettes, les balances à écrevisses, les boîtes à pêche enfin quoi, tout le matériel indispensable pour la pêche et pour la chasse. Tout petit je n'avais que le droit de regarder, avec des yeux d'envie, en restant à une distance respectable pour ne pas gêner.

Au premier étage se trouvaient les chambres de Tati, tante Nette et celle de ma grand-mère où se trouvait le grand lit à baldaquin qui est aujourd'hui à Bournoncle. Il y avait aussi celle d'oncle Robert qui resta non attribuée pendant les cinq années de sa captivité en Allemagne. A cet étage il y avait aussi d'autres chambres dont celle de ma mère et celle de Sabine. Quand on était plus nombreux on se serrait et tout le monde avait un lit.

Sur le palier de cet étage il y avait une autre armoire dite « l'armoire à confitures » ou encore « l'armoire bressane » aujourd'hui à la Mahautière. Cette pièce maîtresse intéressait tous les enfants comme vous pouvez l'imaginer. Elle aussi était généralement fermée à clé.

Tous les jours il fallait monter dans les chambres des brocs d'eau pour les toilettes et ensuite descendre les eaux usées car il n'y avait pas l'eau courante. En hiver il fallait aussi monter du bois pour alimenter les poêles

qui chauffaient les chambres. Inutile de dire que ces corvées ne déclenchaient pas l'enthousiasme de la jeune classe mais vu le nombre de chambres à desservir il fallait bien mettre la main à la pâte.

Au rez-de-chaussée, la salle à manger était la pièce centrale. Je me souviens des petits déjeuners où nous engloutissions de grandes tartines grillées sur lesquelles on étalait du beurre avec parcimonie. On les trempait dans de grands bols de café au lait. L'odeur répandue dans la pièce excitait les papilles et à cet âge où l'on grandissait beaucoup sans toujours manger à sa faim au collège, les repas du Tirondet donnaient un avant-goût du paradis.

A côté de la salle à manger il y avait le salon où les enfants n'allaient généralement qu'un moment avant de se coucher. La grande cheminée en marbre blanc veiné était le point de rassemblement de la pièce. On nous racontait de belles histoires et on apprenait les belles chansons d'autrefois : « sur l pont du nord un bal était donné, le palais de dame Tartine, Malbrough s'en va-t'en- en guerre » et bien d'autres que ma mère prit soin d'écrire et qui sont conservées. On fabriquait des « allégradors » espèces de tortillons de papier journal qui avaient la forme d'une hampe se terminant par un petit oriflamme. Ces curieux objets servaient à allumer le feu dans la cheminée mais aussi les pipes et surtout les lampes à pétrole, les fameuses petites « lampes pigeon » avec leur verre ventru, qu'on prenait le soir pour monter dans les chambres

Il y avait bien l'électricité, installée je crois quelques années avant la guerre, mais les restrictions étaient telles qu'aux heures de pointe où on en avait besoin il n'y en avait jamais et l'on se couchait tôt.

Dans le salon il y avait de beaux meubles, le parquet était toujours bien ciré. Les enfants, avant la toilette, n'étaient pas désirés, pas plus que les chasseurs qui étaient priés d'enlever leurs bottes, au niveau de la cave, avant de prendre un thé réparateur. Les objets dans les vitrines nous attiraient bien sûr mais nous restions sages sous le regard attentif des portraits d'ancêtres qui meublaient les murs. Chacun avait un surnom généralement assez irrévérencieux qui, je m'empresse de le dire, avait été attribué par la génération au-dessus, c'est à dire celle de mes parents et de mes oncles. Parmi eux il y avait :

-D'un côté de la cheminée Théophile des François de Ponchalon dit le Constipé et de l'autre la Bohémienne ou la grand-mère anglaise, son épouse, née Elisa Smith. Tableaux qui sont aujourd'hui à Morainvilliers.

-Un peu plus loin il y avait Abel, marquis de Vichy et sa femme née Sophie-Catherine Thenlot qu'on appelait l'Ivrogne et la Gardeuse d'oies.

-Pour compléter cette respectable galerie d'ancêtres Claire de Loubens de Verdalle dite la Boulangère était proche de son mari le respectable Charles François comte de la Romagère officier de marine et surnommé bien à tort le Voyou, que l'artiste n'avait pas vraiment flatté.

-Enfin dans la chambre du bas qui fut successivement celle de tante Clo puis celle de ma grand-mère il y avait un tableau d'une qualité artistique discutable représentant Idelfonse de Bar, fils de la centenaire sauf erreur de ma part qui était connu sous le sobriquet de-il défonce la barrière.

Bien que n'étant pas à l'origine de ces surnoms cavaliers, fruits d'imaginations fertiles, nous les avons adoptés avec d'autant moins de réticence qu'ils étaient comme je l'ai déjà dit l'œuvre de la génération au-dessus. Toutefois personne n'avait osé affubler mon arrière-grand-mère Ponchalon, née Berthe de Vichy d'un tel surnom. Quand bien même aurions-nous eu la tentation de le faire qu'un seul coup d'œil au tableau pendu dans la salle à manger eut annihilé l'envie de le faire. Le regard de grand-mère Berthe n'autorisait point la fantaisie. Elle devait avoir un caractère entier sans laisser place à la compromission !

A ce sujet on peut raconter une anecdote que je n'ai pas vécue personnellement qui met en jeu ma grand-mère et le couple de domestiques, Émilienne et Jean.

Un soir grand-mère entend un bruit très fort et suspect à l'étage des chambres. Grand-mère appelle les domestiques. On écoute, on discute et avant toute intervention la décision d'appeler du renfort fait que l'on mobilise Maurice Giraud au domaine d'en bas. Armés de fourches les hommes devant, pas trop rassurés s'avancent dans l'escalier. On s'arrête, on écoute ; pas un bruit. Première chambre rien 2ème rien ; finalement on arrive à la dernière porte, celle de la chambre de grand-mère et là on trouve le tableau de la grand-mère Berthe effondré sur la commode Louis XV. C'est après cette aventure qu'il est redescendu dans la salle à manger pour s'assurer que l'ordonnancement des repas était bien conforme aux règles de la bienséance.

Après la mort de Tati et de tante Nette, grand-mère assumait la responsabilité totale du Tirondet en ce qui concerne le fonctionnement de la maison. C'est oncle Robert qui supervisait les activités agricoles. Toutefois oncle Robert étant en captivité en Allemagne il y eut pendant cinq ans un flottement comme partout ailleurs où les terres agricoles furent souvent privées d'hommes.

A l'âge de 10 ans environ j'ai eu un grave accident mais finalement il y eut plus de peur que de mal. Nous avions, avec le métayer et son fils Dédé, emmené Mistoune et son poulain d'un an, boire à l'étang du Goulet. Au retour je marchais devant, tenant fièrement la bride de la jument, et les autres marchaient derrière nous sur ce chemin étroit. Subitement la pouliche prise sans doute de peur se met à galoper et dépasse sa mère de mon côté. En me doublant elle m'envoie un sabot arrière (fort heureusement pas encore ferré) en pleine figure. Il m'est difficile de raconter la suite car je suis resté groggy pendant au moins une demi-heure et mon retour en piteux état affola tout le

monde. J'avais la mâchoire inférieure cassée, la lèvre fendue, deux dents en moins et des ecchymoses partout. Pour mieux me soigner j'ai couché quelques nuits dans la chambre du bas avec ma mère qui d'émotion ou de fatigue s'évanouit au milieu de la première nuit. En me levant j'avais l'impression d'avoir sous le menton une poche remplie de plomb. J'imagine que c'est une situation bien connue des boxeurs qui sont mis KO par leur adversaire. Le docteur Chassagnette vint le lendemain mais n'avait pas grand chose à proposer pour améliorer la situation. J'ai mangé de la purée pendant 15 jours au moins.

L'un des meilleurs souvenirs que j'ai gardé du Tirondet, c'est à n'en pas douter la fête de Noël. On allait à pied à Sannat à 3 km pour la messe de minuit qui, à cette époque, n'était pas à 9h00 ou 10h00 du soir comme c'est le cas bien souvent aujourd'hui. Il faisait froid mais le ciel était généralement clair et on voyait des étoiles. Malgré les grosses écharpes tricotées à la maison, les joues étaient rouges et le nez coulait, les bottines glissaient sur les aspérités de la route qui ne connaissait pas encore le revêtement bitumineux. Il fallait arriver assez tôt pour être sélectionné comme enfant de chœur. Double avantage, la cérémonie passait plus vite et après la messe on avait droit à une petite brioche. Au retour il fallait monter la côte de la Louche mais on passait hardiment cet obstacle en pensant au bon dîner qui nous attendait. L'odeur de l'oie rôtie excitait les papilles et l'on sautait de joie. Juste avant de s'asseoir, on faisait griller du pain sur le gros poêle noir cylindrique qui chauffait tout l'étage, et sur la tartine bien chaude on étalait la graisse d'oie venue directement de la cuisine. Avec une pincée de gros sel quelle merveille ! Mais le Père Noël n'était pas encore là et l'on montait se coucher en espérant que la nuit passerait vite.

Avec ces anecdotes j'en ai perdu le fil de mon sujet qui était la description de la maison. Il restait à parler de l'étage inférieur à demi enterré à cause de la dénivelée du sol où se trouvaient la cuisine, l'office, la souillarde et la cave. Un étage que j'affectionnais particulièrement en hiver car la massive cuisinière en fonte maintenait une douillette température en avalant force bûches préparées par le jardinier, Émile Chabroux puis, quand il partit à la Chaussade, Jean le mari d'Émilienne la cuisinière.

Avant la guerre c'était Marie-Julie qui occupait les lieux et les enfants n'y étaient pas tolérés. C'est tout juste si les adultes pouvaient y aller. On aurait pu lui attribuer la célèbre citation « quarante fois elle est venue dans ma cuisine, quarante fois ! » que bougonnait la cuisinière de ma grand-mère paternelle à Paris quand la maîtresse de maison osait faire une apparition sur son territoire.

Après son départ les choses avaient changé et la cuisine était plus accueillante. Il fallait bien y aller ne serait-ce que pour avoir de l'eau chaude pour la toilette du soir. Il y en avait beaucoup dans le réservoir de la

cuisinière et elle était bouillante. Mon frère Damien l'apprit à ses dépens un jour où courant autour de la table il tomba dans une bassine qu'on venait de remplir d'eau bouillante. On ne dut qu'à la présence d'esprit du jardinier pour éviter une situation dramatique. Il lui arracha littéralement ses vêtements si bien que les brûlures sur le ventre principalement ne dépassèrent pas le deuxième degré. Marie-Julie n'avait peut-être pas entièrement tort d'interdire la cuisine aux enfants.

Nous y allions surtout le soir après le dîner pour d'interminables parties de belote avec Jean et Émilienne. Sur un grand panneau une pendule énorme rappelait l'heure à laquelle il fallait monter dire bonsoir. Elle sonnait aussi toutes les heures et on s'y référait pour sonner la cloche, quinze minutes avant de se mettre à table, juste à temps pour se laver les mains et se coiffer, des habitudes qui se sont perdues depuis longtemps.

Dans l'arrière cuisine il y avait plein de choses appétissantes : Petit salé de cochon, lard fumé, réserve de beurre en motte, œufs en conserve dans une jarre remplie d'eau salée, que sais-je encore. Le garde-manger, grand placard avec un grillage pour l'aération des aliments ; (il n'y avait pas de réfrigérateur) était un endroit très propice pour pendre lapins et perdreaux qui « faisaient » avec le temps pour atteindre la maturation nécessaire pour une cuisson optimale. C'est oncle Rice qui donnait le top en dépit des protestations de la cuisinière qui jugeait la viande avariée (elle n'avait pas entièrement tort).

Le Tirondet n'était pas une jolie maison. Elle avait été construite du temps du grand père Henri de Verdalle en remplacement de la maison plus ancienne qui se trouvait à peu près à l'emplacement actuel de la chapelle. Il existe un seul dessin non signé de cette bâtisse devenue trop petite pour le grand-père et sa nombreuse progéniture. Rappelons qu'il eut 12 enfants dont Roger l'aîné, mon arrière-grand-père. Plutôt que de l'agrandir il préféra la raser et construire une maison moderne et mieux adaptée à ses besoins. En même temps il modifia le nom qui s'écrivit « Tyrondeix » ce qui voudrait dire « entouré d'eau » (thurrus aix ???). Il est vrai qu'il y avait beaucoup d'étangs alentour. Derrière la maison une allée s'enfonçait dans les bois pour aller jusqu'à l'étang du Goulet où nous allions pratiquement tous les jours pour la baignade en été et en hiver on pouvait patiner sur la glace.

De l'autre côté il y avait les deux domaines celui « d'en haut » et celui « d'en bas » habités respectivement par les Pénichon et les Giraud, deux vieilles familles paysannes qui étaient d'une fidélité à toute épreuve pour « le château ». Pendant la guerre les Pénichon furent remplacés par un breton, Eugène Le Guellec. J'ai passé comme mes frères des journées entières avec les enfants des métairies qui avaient notre âge, participant souvent aux travaux des champs mais nous avons aussi bien d'autres occupations. Avec Dédé Le Guellec, mon grand copain, au début on jouait à la ferme. Le cheptel

était fourni par les marrons d'Inde qui, écorchés avant d'être complètement mûrs, avaient la peau parcellée de taches brunes qui sur le blanc prenaient un air de vaches normandes. En assemblant deux marrons avec une allumette c'était la paire de bœufs et le plus gros faisait le taureau. Autour on construisait les bâtiments de la ferme !

Un peu plus âgés on jouait aux osselets avec des pièces fabriquées de vulgaires morceaux de granit gros comme de belles noisettes, amoureusement polis un par un.

Plus tard nous faisons aussi du cerceau avec les cercles métalliques des vieilles roues de charrettes. Ils bondissaient sur les pierres de la grande descente passant devant le domaine d'en haut, et nous les contrôlions, avec une remarquable habilité, par petites touches d'un bâton de coudrier.

Dans les prés on pêchait des vairons qui ne dépassaient pas 3 ou 4 centimètres de longueur avec des bouteilles à fond en forme de cône renversé délicatement percées. Placées à contre-courant quiconque entraît dans cette nasse de fortune était prisonnier. Ah les bonnes fritures ! On chassait aussi les moineaux avec des lance-pierres et dans la neige on pistait les animaux sauvages. C'est ainsi qu'une fois, sur la route de Fayolle, Dédé et moi on avait coincé un blaireau en mauvaise santé qui sentait affreusement mauvais et qu'on promena les pattes en l'air sur une trique passant de ferme en ferme où l'on recevait une pièce en remerciement pour avoir éliminé un de ces prédateurs redoutés des poulaillers.

Plus âgé j'allais pêcher dans les étangs qui entouraient le « Tyrondeix ». Outre l'étang du Goulet il y avait « les Ramades » et même un troisième qui s'appelait « Jargeat ». L'étang des Ramades était mon favori et sûrement le plus poissonneux. Je me levais très tôt sans faire de bruit et prenais mon harnachement de pêcheur confirmé. Il y avait les cannes à pêche, le vieux moulinet d'oncle Rice (le seul car ça coûtait cher) l'épuisette et la boîte à tout faire mais surtout à hameçons sans oublier les vers de terre et des appâts en tous genres. La traversée du pré au petit matin, seul entouré d'une nature verdoyante noyée dans la brume matinale, était un moment de jouissance absolue. Au bout du pré on grimpait jusqu'à la bonde et l'on découvrait au delà de la retenue un miroir aux sombres reflets dans lequel se reflétaient les arbres en couronne autour de l'étang. Pas un bruit, rien ne bouge, la nature est reine et puis tout d'un coup: floc! Un poisson vient d'avaler un moustique. C'est bon signe ça va mordre !

Au retour l'accueil n'était guère enthousiaste. Souvent il n'y avait rien mais de temps à autre on rapportait des gardons, des carpes et des tanches ! Pour être honnête ils étaient petits et pleins d'arêtes, et en plus il fallait les écailler. Encore des poissons ! disait la cuisinière Une fois en arrivant j'avais laissé ma canne à pêche contre le mur de la cour. Le fil pendait négligemment

avec un vers sur l'hameçon. A mon retour catastrophe une poule avait avalé le ver et... l'hameçon avec. Je n'ai pas été félicité et les mauvaises langues ont prétendu que je l'avais fait exprès. C'était effectivement un bon moyen de manger une volaille ce que l'on hésitait toujours à faire car une poule en moins c'était aussi moins d'œufs dans le poulailler.

